

*P. o. gail.
25752*

C LES

ROULIERS,

OU

LA ROUTE DE BRUXELLES.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

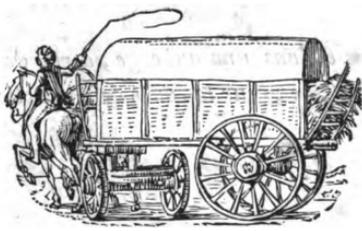
PAR

MM. DUMERSAN ET GABRIEL;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
LE 21 MAI 1829.



Prix : 1 fr. 50 c.



PARIS,

CHEZ ORIVIER, ÉDITEUR, RUE D'ENFER, N° 4,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

Au Magasin de Pièces de Théâtres,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1829.

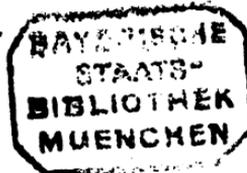
7214

PERSONNAGES.

M^{me} PICARD, aubergiste.
JULIENNE, sa fille.
VALBRÜN, voyageur.
FLIQUET, roulier.
DIDIER, jeune touléier.
ROUGET, roulier.
JACQUES, garçon d'écurie.
MARIE, hôte d'auberge.
GÉRARD, brigadier de Gendarmerie.
FRANÇOIS, postillon.
ROULIERS.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

ACTEURS.

M^{me} GUILLEMAIN.
M^{lle} WILMEN.
M. DÉSROUVÈRE.
M. LEPEINTRE aîné.
M. HYPOLITE.
M. ÉMILIEN.
M. ARNAL.
M^{lle} ELIZA.
M. THÉODORE.
M. ARMAND.



La scène se passe dans une auberge, à peu de distance de la frontière, sur la route de Bruxelles.

Nota. Les Personnages sont à la tête de chaque Scène comme ils doivent être au Théâtre, le premier à la gauche du Spectateur.

LES ROULIERS,

OU

LA ROUTE DE BRUXELLES.

(Le Théâtre représente une salle basse, au fond une porte donnant sur la cour de l'auberge, à droite la porte d'une chambre, des tables, des bancs, à gauche du spectateur, une table sur laquelle il y a du papier, des plumes et de l'encre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, MARIE.

JACQUES, *criant à la cantonnade.*

Sans adieu, M. Gérard, bon voyage ;

MARIE, *arrivant.*

A qui donc souhaites-tu bon voyage, Jacques ?

JACQUES.

Ah ! c'est toi, Marie !... C'est le brigadier de la gendarmerie, M. Gérard, qui a lu un coup, comme de coutume, en passant, et qui va chercher des signalements.

MARIE,

Qu'est-ce que c'est que ça des signalements !

JACQUES,

Comment ! tu ne sais pas ? C'est des papiers qui signalent... où c' qu'on met les figures des individus pour les reconnaître quand on ne les connaît pas.

MARIE.

Je n' te comprends pas.

JACQUES,

Si fait ! Tiens, toi, par exemple, on veut te faire arrêter...

MARIE,

Comment, me faire arrêter... ?

JACQUES.

Non, par supposition, eh bien ! on te met sur un pa-

pier : *Marie Claquet, 25 ans, yeux bleus, nez camard, joues rondes, taille dodue, le reste idem.*

MARIE.

Ah ! v'là c' qu'on appelle des signalements ! t'es savant, toi, Jacques !

JACQUES.

Non, je n'suis pas savant, mais je suis t'instruit. Je cause avec les gendarmes, avec les rouliers qui logent dans l'auberge, avec les postillons, les domestiques des voyageurs, et ça me donne des idées.

MARIE.

Eh bien ! moi, je cause aussi avec les rouliers, les gendarmes, les postillons, et ils ne me donnent pas d'idées.

JACQUES.

Ils te donnent autre chose, à toi ; ils t'embrassent.

MARIE.

C'est pas vrai !

JACQUES.

Ah ! j'ai pas vu, l'autre jour, François qui te parlait dans l'écurie ?

MARIE.

C'était pour plaisanter.

JACQUES.

Et ce jeune roulier qui t'a soufflé ta lanterne hier soir ?

MARIE.

C'était pour rire.

JACQUES.

Ah ! pourquoi que tu ne ris pas avec moi ?

MARIE.

J' t'ai encore donné un soufflet hier matin.

JACQUES.

Je dirai tout ça à notre bourgeoise, madame Picard.

MARIE.

Oh ! non, Jacques, n'y dis rien ; madame Picard est une bonne femme, mais elle ne plaisante pas !

JACQUES.

Eh bien, embrasse-moi, j'y dirai rien ... Allons, oh ! ... pendant qu'il n'y a personne.

MARIE.

Tu peux bien m'embrasser toi-même

JACQUES *s'essuie la bouche et s'approche.*

Ça y est.

MARIE, apercevant Madame Picard et donnant un soufflet à Jacques.

Tiens, v'la comme je reçois ceux qui veulent m'embrasser.

SCÈNE II.

JACQUES, MADAME PICARD, MARIE.

MADAME PICARD.

C'est bien, ça, Marie!

JACQUES.

Comment, c'est bien!

MADAME PICARD.

Oui, et tu es un mauvais sujet; apprends que je veux dans ma maison des mœurs et de la sagesse, je ne suis qu'une aubergiste, je reçois ici plus de rouliers que de grands seigneurs, mais, Dieu merci, pour l'honêteté, on connaît la mère Picard, et si je ne suis pas riche, j'ai pour moi ma probité!

JACQUES.

Pour la probité, c'est connu, mais vous dites que vous n'êtes pas riche, not' maîtresse? c'est autre chose. M. Picard disait encore l'autre jour qu'il avait des fonds de placés à Paris, et chaque fois qu'il fait le voyage avec la diligence, dont il est le conducteur, il ne se gêne pas pour porter vos économies chez un homme d'affaires qui a sa confiance.

MADAME PICARD.

Est-ce qu'il ne faut pas en amasser pour ses enfans?... J'ai établi mes deux garçons, il faut que je marie ma fille.

MARIE.

Mademoiselle Julienne ne manquera pas de maris, quand même elle n'aurait pas de dot.

JACQUES.

Pardine!

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Quand on a la grâce et l' maintien
 Que possède mamzell' Julienne,
 Quand on a z'un nez comme l'sien,
 Quand on a t'un' bouch' comm' la sienne,
 Quand on a z'un' taill' sans défaut,
 Quand on est fraîche comm' un' rose,
 Quand on est bien du bas en haut,
 Enfin, quand on a tout c' qu'il faut,
 On n'a pas besoin d'autre chose.

(bis.)

Il y en a un qui lui a donné dans l'œil, le petit Didier, ce jeune roulier qui est sur cette route depuis un an.

MARIE.

Dame ! s'il était assez riche.

MADAME PICARD.

Je ne tiens pas à la richesse ; c'est mon mari, lui, qui veut de l'argent ! et il a signifié à ce pauvre Didier qu'il n'épouserait pas ma fille avant d'avoir amassé une vingtaine de mille francs. . . Il faut du temps pour faire une pareille somme !

JACQUES.

Oui ; s'il fallait que j'amasse vingt-mille francs avec ma place de garçon d'écurie, je serais bien sûr de rester toute ma vie garçon.

SCÈNE III.

JACQUES, MADAME PICARD, JULIENNE, MARIE.

JULIENNE, *accourant.*

Ma mère, ma mère !

MADAME PICARD.

Qu'il y a-t-il ?

JULIENNE.

Une chaise de poste qui vient de verser à un quart de lieue d'ici, avec un voyageur qui était dedans ; le pauvre homme ! On l'a transporté chez nous ; je viens de le faire conduire dans la chambre verte ; ça a l'air d'un homme comme il faut.

MADAME PICARD.

Il faut lui donner des secours ! Marie !

MARIE.

Madame.

MADAME PICARD.

De l'eau de Mélisse ; tiens, Julienne, dans notre armoire. (*Elle lui donne la clé.*)

JULIENNE.

Oui, maman. (*Elle sort avec Marie.*)

MADAME PICARD.

Il faut aller chercher un chirurgien, — Jacques, tu vas courir au village.

JACQUES, *empressé.*

Oui, chercher un chirurgien.

MADAME PICARD.

Tu lui diras de venir tout de suite, tout de suite.

JACQUES, *s'en allant.*

Oui, tout de suite, (*Il revient sur ses pas.*) et s'il n'y est pas qu'est-ce que je lui dirai?

MADAME PICARD.

Vas donc, imbécille! Tous les jours il arrive des accidens pareils sur c'te vilaine route.

SCÈNE IV.

MADAME PICARD, LE POSTILLON.

LE POSTILLON, *entrant par le fond.*

Que le diable emporte les rouliers! ils le font exprès, ces enragés-là.

MADAME PICARD.

Qu'avez-vous, François?

LE POSTILLON.

J'ai... que je casserai la mâchoire au père Rouget, qui vient de me faire verser... C'est la première fois que cela m'arrive.

MADAME PICARD.

Tiens; c'est vous qui meniez le voyageur?

LE POSTILLON.

Oui, Madame Picard. croyez-vous que ce soit agréable pour un postillon qui n'a jamais bronché, de se voir accroché au beau milieu du chemin? Les rouliers le font exprès.

MADAME PICARD.

Allons, ne dites pas de mal des rouliers, vous ne vallez pas mieux qu'eux.

LE POSTILLON.

Je vais aller trouver le brigadier, je veux qu'on dresse procès-verbal; j'ai pas envie d'être mis à pied pendant huit jours: chacun vit de son état; vous vivez de votre auberge, moi, je mange de mon cheval... , par ainsi.

MADAME PICARD.

Voici justement le père Fliquet, nous allons savoir comment cela s'est passé.

FLIQUET, *en dehors.*

Je, vous dis, moi, que c'est le postillon qui a tort.

8
SCÈNE V.

FLIQUET, *entrant par le fond*, MADAME PICARD,
LE POSTILLON, *ensuite* MARIE.

FLIQUET.

Bonjour, Madame Picard ; Marie, une bouteille.

MARIE, *accourant*.

Voilà, voilà. (*Elle le sert, ainsi que le postillonnet sort.*)

MADAME PICARD.

Bonjour, père Fliquet. . . Qu'est-ce que dit donc François, que Rouget l'a fait verser ?

FLIQUET, *se versant*.

François a tort, il a versé lui-même, tenez, comme je verse ce verre de vin.

LE POSTILLON, *buvant à une autre table*.

Ils se soutiennent tous, ces méchants rouliers !

FLIQUET, *levant son fouet*.

Oh ! mais, dis donc, toi, là-bas, la culotte de peau ?... si tu voulais bien ne pas dire du mal des rouliers, postillon par Calais, qui court toujours et qui n'arrive jamais.

LE POSTILLON.

Veux-tu te taire, gros balourd, qui fait quatorze lieues en quinze jours.

MADAME PICARD.

Voyons, pas de mots ! pas de mots ! racontez-moi la chose.

FLIQUET.

J'vas vous dire. . . J'étais à boire un coup à la Patted'Oie, avec le père Rouget, le charriot de c't'homme tenait le milieu du pavé. . . ; le postillon donne de loin le signal avec son fouet pour avertir le roulier de se détourner, le père Rouget court à ses chevaux ; c't'homme quitte son verre de vin : faut le temps. Il tire à diah ! voilà que le postillon, qui n'avait pas pu s'arrêter, entre sa roue dans le moyeu de celle du roulier, ça fait que la roue de la chaise de poste est restée accrochée et qu'elle s'est cassée dans celle du père Rouget, mais puisqu'il avait tiré à diah. . .

LE POSTILLON.

Il a tiré à hue !

FLIQUET.

Il a tiré à diah !

MADAME PICARD.

Et le voyageur a versé. . . Je vais le voir, ce pauvre homme ! On l'a mis dans la chambre verte ; . . . je vais dire qu'on lui bassine un lit. (*Elle sort.*)

LE POSTILLON.

Et moi, je vais envoyer chercher le charron pour raccommoder la voiture .. Et de là, porter ma plainte.

FLIQUET, *souriant.*

Porte, porte ; on ne t'écouterà pas. . . . Tu n'avais qu'à n' pas aller si vite, malin !

LE POSTILLON.

Veux-tu que la poste aille au pas ?

FLIQUET.

J'y vais bien, moi ! et j'arrive avant toi, comme tu vois.

Air du vaudeville des Anglaises.

On en voit bien sur la terre
Qui s' pressent pour parvenir.
Pour réussir au contraire,
Le plus sûr n'est pas d' courir.
J'sais qu' l'ambition nous excite,
Mais ell' nous culbut' souvent ;
Que d' gens arriv'raient plus vite,
S'ils allaient plus doucement.

LE POSTILLON.

C'est bon ; nous verrons qui est-ce qui paiera le dégat.

FLIQUET.

Vas donc, chat botté. (*Le postillon sort.*)

SCÈNE VI.

FLIQUET, MADAME PICARD.

MADAME PICARD, *rentrant gaiement.*

Ah ! Dieu merci ! Ce pauvre homme a eu plus de peur que de mal.

FLIQUET.

Eh bien ! madame Picard ! Aurons-nous un bon dîner aujourd'hui ? Je vous réponds que j'y ferai honneur.

MADAME PICARD.

Pouvez-vous demander ça ? Est-ce que je ne soigne pas toujours mes rouliers ?

FLIQUET.

Tenez. Voilà les amis !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROUGET, LES ROULIERS.

CHOEUR.

Air de la contredanse de Marie.

J' transport' gaiement
 Mon chargement ;
 Toujours content,
 Toujours chantant,
 Matin et soir,
 Chacun peut voir,
 Le roulier
 Près d' son limonier.

FLIQUET.

Bon !
 Je n' fais pas faux bond,
 Quand j' puis croire
 Au pour boire.
 Pour
 Partir avant l' jour,
 Rien n' me coûte à mon tour ;
 J' prends en me l'vant l' matin ,
 Un p'tit coup d' vin,
 Et j' donne à mon mulet
 Un petit coup d' fouet.

TOUS.

J' transporte gaiement, etc.

ROUGET.

Dites-donc, grosse mère ; et le père Picard, comment
 qu' ça va, la santé ?

MADAME PICARD.

Mais il se porte bien ; il est à Paris.

FLIQUET.

Toujours en route ; comme nous. Seulement nous la
 faisons sur nos jambes, et lui sur l'impériale de sa di-
 ligence.

ROUGET.

Est-ce que nous n'allons pas boire un coup à notre
 bonne rencontre ?

FLIQUET.

Un coup, deux coups. Tant que vous voudrez. (Il

frappe sur la table avec le manche de son fouet.) Marie! du vin, et du bon!

MADAME PICARD, *appelant.*

Marie! des verres.

MARIE, *apportant des verres.*

Marie! Marie! me voilà. (*Fliquet veut l'embrasser.*) Finissez-donc, père Fliquet; est-ce que ça vous reprend?

FLIQUET.

Ça ne m'a jamais quitté.

MADAME PICARD.

Allons, père Fliquet, laissez-là cette jeunesse. Un homme marié. . . .

FLIQUET.

Oh! elle est pour les mœurs, la mère Picard!
Écoutez-donc, les rouliers sont farceurs. . . . Mais ils vont du plaisir à la besogne, et de la besogne au plaisir.

AIR : *Le troubadour à son amis.*

Braver le chaud comm' la froidure,
Bien surveiller son chargement,
Ne jamais quitter sa voiture;
Boire la goutte à tout moment,
Et surtout marcher tout doucement.
Quand son intérêt le conseille,
Aller de Paris à Marseille,
Ou bien du Havre à Montpellier,
Hé! hé!
Sans que que l' trajet puisse l'effrayer.
Voilà! (*4 fois*) les devoirs du roulier.

TOUS.

Voilà! (*4 fois.*)

Voilà les devoirs du roulier.

FLIQUET.

Et puis quand il arrive à Paris, oh! dame, c'est autre chose.

Même air.

S' prom'ner à la fil' dix ou douze,
Tout le long du Palais-Royal;
Avec les deux mains dans la blouse,
D'vant les boutiqu's de c' beau local,
S'arrêter d'un air machinal;
Et puis le soir selon l'usage,
Aller au café du Sauvage,
Ou bien au café Montansier,
Hé! hé!

R'inquer les belles du quartier.
Voilà ! (4 fois) les plaisirs du roulier.

TOUS.

Voilà ! (4 fois.)
Voilà les plaisirs du roulier.

Et je dis qu'il se trouve heureux comme ça.

SCÈNE VIII.

JACQUES, MADAME PICARD, JULIENNE, FLIQUET,
ROUGET, LES ROULIERS.

JULIENNE.

Ah ! maman, quelle bonne nouvelle !

MADAME PICARD.

Comme tu cries, comme tu sautes !... Une bonne nouvelle, parle vite.

JULIENNE.

Voilà Didier qui arrive avec sa voiture !

MADAME PICARD.

C'est ça cette grande nouvelle ? J'ai cru qu'il nous arrivait un prince à six chevaux.

JACQUES.

Il fait autant de bruit que si c'en était un... Il vient de faire entrer ses chevaux dans la grande cour en faisant claquer son fouet.

JULIENNE.

Et dès qu'il m'a aperçue, il m'a crié, mademoiselle Julienne, ah ! quel bonheur ! je viens vous épouser.

MADAME PICARD.

Comment t'épouser !... Tu sais les intentions de ton père... Il veut un homme qui ait de quoi.

JULIENNE.

Justement, c'est ça ; c'est que M. Didier est riche.

FLIQUET.

Qu'est ce que vous dites donc, Didier est riche ?

TOUS LES ROULIERS, quittant la table.

Didier est riche ?

MADAME PICARD.

Ça n'est pas possible !

JULIENNE.

C'est comme je vous dis, il va vous expliquer ça.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Mon père ne voulait pas d' lui,
 Parce qu'il n'avait pas d' fortune :
 Voilà qu'il nous en apporte une,
 Dieu! que j' suis contente aujourd'hui ;
 C' n'est pas qu'à la richesse j' tienne,
 Mais de Didier el' fait le bonheur ;
 C'est la premièr' foîs que d' Julienne
 L'argent aura fait battr' le cœur. (bis.)

Tenez, le voilà.

SCÈNE IX.

JACQUES, MADAME PICARD, DIDIER, JULIENNE,
 FLIQUET, ROUGET, LES ROBLIERST

DIDIER, *gaiement.*

Bonjour, madame Picard ; bonjour, les amis !

MADAME PICARD.

Qu'est-ce que l'on vient de nous dire, M. Didier, vous êtes riche ?

FLIQUET.

Conte-nous donc ça, garçon ?

TOUS.

Oui, conte-nous ça.

DIDIER, *embarrassé.*

Oh ! ne m'en parlez pas, mes amis, ça tourne la tête ; il y a un mois, quand je suis passé par ici, je n'avais pas cent francs devant moi, et aujourd'hui me voilà une petite fortune.

FLIQUET.

Et comment que ça t'est venu si vite ?

DIDIER, *embarrassé.*

Dame, le hasard fait souvent bien des choses.

MADAME PICARD.

C'est donc le hasard qui vous a enrichi ?

DIDIER.

Vous m'avez entendu parler queuqu'fois d'un oncle que j'avais en Picardie ?

FLIQUET.

C'est vrai, mais nous ne le connaissons ni les uns ni les autres.

DIDIER.

Eh bien ! il est mort !

TOUS.

Il est mort !

JACQUES.

Ah ! tant mieux encore, ce pauvre cher homme !

FLIQUET.

Je devine le reste, il t'a laissé son héritage.

DIDIER.

Non. . . C'est-à-dire oui. . . Mais pas à moi seul ;
il était riche, mon oncle.

JACQUES.

J'en ai deux, moi, des oncles, mais ils ne sont riches
ni l'un ni l'autre.

FLIQUET.

Et de combien donc qu' t'as hérité ?

DIDIER.

Ne faut-il pas vous rendre des comptes ?

FLIQUET.

On ne t'en demande pas. Mais c'est qu'il a l'air tout
drôle en nous disant ça.

JACQUES.

C'est vrai qu'il a l'air drôle !

TOUS LES ROULIERS.

Oui, il a l'air drôle.

DIDIER.

Dame, vous m'ahurissez, aussi ! Ils sont tous là au-
tour de moi. . . Si vous croyez, vous autres, que quand
on a fait fortune on est à son aise. . .

MADAME PICARD.

Voyons, laissez-le respirer, ce garçon, s'il a hérité,
tant mieux pour lui.

DIDIER.

Oui, Madame Picard ; vous m'avez souvent dit qu'il
vous fallait un gendre avec vingt-mille francs, eh bien...
je les ai les vingt-mille francs, en bons billets, (*Il frappe
sur sa poche.*) et v'là l'magot.

MADAME PICARD.

Comment, mon garçon, ce serait-il possible !

DIDIER.

Vive la joie ! . . . Je paye à boire à tous le monde ! . . .
C'est dommage que M. Picard soit absent.

MADAME PICARD.

Pourquoi ? . . .

JULIENNE.

Ah ! maman, parce que notre mariage se ferait bien
vite.

MADAME PICARD.

Eh bien, mes amis, je vais écrire à mon mari : je connais ses intentions ; il estime Didier.

JACQUES.

Oui, ce n'était que parce qu'il n'avait pas d'argent que l'on ne voulait pas de lui.

MADAME PICARD.

Veux-tu t'en aller à tes chevaux, toi.

FLIQUET.

C'est vrai ! il est garçon d'écurie, et il est toujours dans la salle à manger.

JACQUES.

Tiens, moi, pas bête !

JULIENNE.

AIR : *Vouslez-vous des rubans.*

Not' bonheur est certain,
N'est-c' pas, ma mère !
Plus d' délais, plus d' chagrin
La noc' va s' faire,
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c' te noc' là
Comme on dans' ra.

FLIQUET.

Chez Didier, mes enfans,
Tomb' la fortune.
Ça n'est pas chez d' brav' gens
Chose commune.
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c' te noc' là
Comme on boira !

(*A Didier, qui a l'air rêveur.*)

Eh bien, tu ne bois pas ?

DIDIER.

Si, si, je bois avec vous,

(*Il chante, et tous reprennent.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !
A c' te noc' là
Comme on boira.

MADAME PICARD.

C'est toujours par l'honneur
Qu'un mariag' brille,
Vous s' rez sûr du bonheur
De votre famille.
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c' te noc' là
Comme on chant' ra.

JACQUES.

Pour prouver en tout temps
Comme l'on s'aime,
Il faudra, tous les ans,
Faire un baptême,
Ah! ah! ah! ah!
A c' baptême-là
Comme on rira.

JULIENNE, à Didier.

Vous ne riez pas, M. Didier?

DIDIER.

Si, si, est-ce que je ne riais pas?

JACQUES.

Ah! c'est bon, il a cru qu'il riait. Tu ne riais pas du tout.

DIDIER.

Eh bien, (*chantant et tous reprennent.*)

Ah! ah! ah! ah!

A c' baptême-là

Comme on rira.

DIDIER.

Je ne peux rester ici qu'un jour, parce qu'il faut que je rende mon chargement demain à Bruxelles; Madame Picard, est-ce qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas arranger les préliminaires; je voudrais être sûr...

(*Il regarde Julienne.*)

JULIENNE.

Ah! d'abord... , vous êtes sûr de moi, Didier!

MADAME PICARD.

Je réponds de mon mari; nous pourrions toujours aller chez le notaire, faire préparer les articles.

JACQUES.

Et déposer la somme. (*A part.*) Pas bête, la bourgeoise.

DIDIER.

Je reviendrai dans huit jours, vous aurez la réponse de votre mari, et nous ferons la noce... ; je vous y invite tous, les amis!

FLIQUET.

On y sera.

DIDIER.

Air du vaudeville de l'Anonyme.

Quand la mariée entrera dans l'église
C'est un roulier qui lui prendra la main.
Ça m'f'ra plaisir, et, quoique l'on en dise,
Je veux aussi des rouliers au festin.

C'est un roulier qui prendra l'premier verre
Du bon p'tit vin qui doit nous mettre en goût.
C'est un roulier qui prendra la jarr'tière.

JACQUES, à part.

Diabl's de rouliers, ils veul'at donc prendre tout.

Tous.

C'est moi, c'est moi qui prendrai la jarr'tière.

JACQUES

Diabl's de rouliers, ils veulent donc prendre tout.

(*Julienne, Madame Picard et Didier sortent.*)

SCÈNE X.

FLIQUET, VALBRUN, MARIE, ROUGET, JACQUES,

LES ROULIERS.

JACQUES, regardant à la cantonnade.

Dites-donc, les rouliers? v'là l'voyageur que vous avez renversé, qui vient ici. (*Ironiquement.*) Il va vous remercier!

VALBRUN, à Marie, avec humeur.

Je vous répète que je ne puis rester ici plus longtemps...

MARIE.

Mais, Monsieur, il faut au moins cinq heures pour remettre votre voiture en état... N'est-ce pas, Jacques?

JACQUES.

Le charron a dit cinq heures... Il en mettra encore bien huit, s'il n'en met pas dix. (*Il sort avec Marie.*)

VALBRUN.

Maudit roulier! me verser aussi près de la frontière, et me faire perdre un temps...

ROUGET, ôtant son bonnet.

Monsieur, vous voyez devant vous le roulier qui a eu l'honneur d'accrocher votre voiture... Je ne l'ai pas fait exprès.

VALBRUN.

Je le crois parbleu bien.

ROUGET.

Monsieur, c'est la première fois... Jusqu'aujourd'hui j'avais eu le bonheur de ne jamais faire de malheur.

VALBRUN.

Je vous en fais mon compliment, il y a commencement à tout.

FLIQUET.

Monsieur, le père Rouget a des torts envers vous, aussi, mes camarades et moi, nous voudrions pouvoir les réparer ; les rouliers, voyez-vous, ça accroche, de temps en temps, les hommes comme il faut : mais ça compâtit aux accidens : nous sommes tous à votre disposition.

VALBRUN.

Vous ne savez pas tout le mal dont vous êtes cause. Je viens de m'en apercevoir à l'instant. . . Dans le choc de la voiture, j'ai perdu un portefeuille qui contient des papiers très-importans pour moi : il sera sans doute tombé sur la route.

FLIQUET.

Un portefeuille ! . . . Courons tous le chercher.

VALBRUN

Je serai trop heureux s'il n'est pas déjà ramassé.

FLIQUET.

Soyez tranquille, Monsieur.

Air du vaudeville d'une Visite à Beldam.

Sur le ch'min nous allons voir ;
Ne perdez pas l'esperance ;
On ne veut pour récompense
Que l'plaisir de fair' son d'voir.
Vot' portefeuill', vos papiers ;
Fut-ce un million ! s'raient, sans reproche,
Entre les mains des rouliers,
Comm' s'ils étaient dans vot' poche.

tous, en sortant.

Sur le oh'miu nous allons voir, etc.

SCÈNE XI.

VALBRUN, FLIQUET.

VALBRUN, *à part.*

Cet homme a l'air d'un bon diable ! Si je pouvais. . .
(*Haut, arrêtant Fliquet.*) Mon ami ! vous me paraissez un galant homme.

FLIQUET.

Ma foi, monsieur, j'ai toujours passé pour ça.

VALBRUN.

Pendant que vos camarades vont sur la route, je voudrais vous confier quelque chose.

FLIQUET.

Je suis tout à vot' service ; vous m'avez l'air d'un

galant homme aussi. . . Mais il y a tant de malins sur
cette route dont il faut se méfier! C'n'est pas pour vous
que j' dis ça!

Air du vaudeville des maris ont tort.

C'est que Bruxelles offre un asile
A maint spéculateur adroit,
Et quand ils quitt'nt leur domicile,
C'est surtout l'automne qu'on les voit
Se diriger vers cet endroit.
Ils filent comm' des hirondelles,
Emportant nos deniers comptans;
Mais ils ne r'viendront pas comm' elles
Nous rendre visite au printemps.

VALBRUN.

Eh bien! apprenez que l'accident qui vient de m'ar-
river, compromet ma sûreté, que je voudrais m'éloi-
gner d'ici. . .

On entend dans la coulisse Jacques qui dit : Entrez, en-
trez, M. le brigadier.

VALBRUN; *à part.*

Le brigadier! (*haut.*) Du silence, je rentre dans ma
chambre; je reviendrai vous parler quand il sera parti.
(*Il sort.*)

FLIQUET, *étonné.*

Ah! ah! Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a quelque
chose là-dessous.

SCÈNE XII.

FLIQUET, GÉRARD, JACQUES.

GÉRARD; *à Jacques, qui le suit.*

Verse moi un petit verre, je suis pressé.

FLIQUET.

Ah! vous voilà, M. Gérard. . . Est-ce que vous ve-
nez pour la noce de Didier?

GÉRARD.

Je viens d'apprendre ça : la mère Picard m'a invité
en passant. Je reviendrai pour le dîner des accor-
dailles. . . Mais il faut avant que je monte à cheval, et
que j'aille jusqu'à la douane.

FLIQUET.

Vous avez toujours bien de la besogne?

GÉRARD.

Nous sommes si près de la frontière, et il y a tant de gens qui veulent la passer.

FLIQUET.

Et c'est encore pour des signalemens que vous allez...

GÉRARD.

Je viens d'en recevoir deux. (*Valbrun entr'ouvre sa porte et écoute.*)

FLIQUET, *avec intention.*

Qu'est-ce que c'est? sans curiosité.

GÉRARD.

Il y a d'abord celui d'un banqueroutier qui veut passer à Bruxelles, si ce n'est pas déjà fait, et celui d'un ancien militaire qui s'est battu en duel, et qui a eu le malheur de tuer son adversaire.

FLIQUET.

Ah! ah!

Air de la Soutinelle.

Voilà ma foi deux cas bien différens ;
C'est de l'honneur et d' la friponnerie ;
L'un sans pitié vole d'honnêtes gens,
L'autre brav'ment a défendu sa vie.
Pour obliger je n' me fais pas prier,
Je n' veux pas faire ici le bon apôtre ;
Je vous l' dis franch'ment brigadier,
Je vous remettrai volontiers l' premier,
Mais j' voudrais pouvoir sauver l'autre,
Oui sauver l'autre.

GÉRARD.

C'est juste. . . . parce qu'un brave homme ne doit pas refuser un coup d'épée.

JACQUES.

M. Gérard, votre petit verre est versé.

GÉRARD.

Comment, imbécile! tu n'en as pas versé deux?

JACQUES, *versant.*

Bien de l'honneur, brigadier.

GÉRARD.

Ce n'est pas pour toi : père Fliquet, à votre santé.

FLIQUET, *prend le verre et trinque.*

Bon voyage, et revenez promptement.

(Gérard sort.)

SCÈNE XIII.

FLIQUET, VALBRUN.

VALBRUN, *entrant précipitamment.*

Vous savez tout maintenant. Je n'hésite pas à me fier à vous. . . . Un des deux signalemens dont on vient de vous parler, est le mien.

FLIQUET.

Je m'en étais douté. . . . J'ai bien vu tout de suite. . .

(*Il fait le geste significatif d'un homme qui se bat.*)

VALBRUN.

Que faire !

FLIQUET.

Les honnêtes gens s'entendent, je ne vous trahirai pas. . . .

VALBRUN.

Vous voyez qu'une affaire d'honneur. . . .

FLIQUET.

Ça se devine. . . . Je suis philosomiste.

VALBRUN.

L'accident arrivé à ma voiture me met maintenant en danger d'être arrêté.

FLIQUET.

C'est un roulier qui vous a mis dans l'embarras, c'est un roulier qui vous en tirera !

VALBRUN.

Comment puis-je espérer de passer la frontière ?

FLIQUET.

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets.

Vo' signal'ment ici vient d'arriver,
Un long retard vous deviendrait funeste,
En ce moment, Monsieur, pour vous sauver
J' vais vous offrir le seul moyen qui reste :
De tous côtés on va vous surveiller ;
Montrons d' l'adresse et du courage.
Ah ! s'il faut vous expatrier,
Qu' la blouse d'un pauvre roulier,
Vous porte bonheur en voyage.

VALBRUN.

J'accepte, mon ami, croyez que ma reconnaissance. . . .

FLIQUET.

Allez donc ! entre braves gens . . . est-ce qu'on parle de ça . . . ; seulement il faudra tâcher de bien porter

votre déguisement. . . Regardez-moi. . . ; imitez ma démarche. . . (*Il marche devant lui en se déhanchant.*) Le coup de fouet de temps en temps, et puis le juron. . . Et ho ! ho ! hue ! cadet ; et puis chantez un petit air. . . Si on vous offre en route un petit verre d'eau-de-vie, ne refusez pas. . . ça vous trahirait ; au contraire, buvez-le d'un trait, et puis égoutez le verre dans vos mains et frottez-les ; puis, reprenant votre fouet, retournez à vos chevaux. . . ; hue ! . . . en route, mauvaise troupe. Excusez si je me permets cette leçon, mais c'est pour la vraisemblance. . . Voyez-vous, moi, je reconnaitrais un roulier dans cent individus. . . Quand il serait en habit brodé. . . Ah ! ça Monsieur, nous nous verrons à Bruxelles, entendez-vous. . . ? Mais dites-moi votre nom, c'est nécessaire.

VALBRUN, *à part.*

Il le faut bien. . . qu'est-ce que je risque avec ce brave homme. (*Haut.*) Je me nomme Valbrun, et je serai logé à l'hôtel du Commerce

FLIQUET.

Ça suffit, c'est un secret entre vous et moi. Voilà quelqu'un, rentrez dans votre chambre. . . Je suis à vous tout-à-l'heure. (*Valbrun rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE XIV.

DIDIER, FLIQUET.

DIDIER, *embarrassé.*

Père Fliquet, j'ai à vous parler. . .

FLIQUET.

Qu'est-ce que tu veux me dire ?

DIDIER.

Père Fliquet, vous êtes un ancien, un homme d'honneur et de probité !

FLIQUET.

Je ne fais que mon devoir. Après ?

DIDIER.

Père Fliquet ?

FLIQUET, *brusquement.*

Je sais mon nom ; achève.

DIDIER.

Il y a des occasions où un homme honnête peut quelquefois. . . Ça c'est vu, n'est-ce pas ?

FLIQUET.

Si tu veux que je t'entende, explique-toi.

DIDIER.

C'est que ça coûte à dire, parce qu'il est pénible d'avouer qu'on a eu une mauvaise pensée, et que c'est cette mauvaise pensée vous a fait faire une mauvaise action.

FLIQUET.

Et qu'est-ce qui l'a faite cette mauvaise action !

DIDIER.

Si c'était moi !

FLIQUET.

Toi ! je t'ai toujours connu pour un brave garçon.

DIDIER.

Oui, mais, comme dit le proverbe... l'occasion fait...

FLIQUET, *vivement.*

L'occasion fait le larron, est-ce que t'aurais... !

DIDIER, *vivement.*

Oh ! non, je n'ai pas... , mais j'ai trouvé, et j'ai gardé.

FLIQUET.

Je ne te comprends pas.

DIDIER.

Eh ! bien, le désir d'épouser m'am'zelle Julienne m'a ébloui ! Je l'aime tant ! j'ai cédé à un premier mouvement... Mais vous voyez que je me suis repenti tout de suite.

FLIQUET,

Ah ! ça, voyons. Veux-tu me tirer ça au clair !... Quel diable de galimatias me fais-tu là ?

DIDIER, *vivement.*

Une fausse honte me retenait, mais je n'y peux plus tenir, ça me pèse, ça me pèse... , que ça m'étouffe... Père Fliquet, mon oncle n'est pas mort, je n'ai pas fait d'héritage... ! Et c'est moi qui ai trouvé le portefeuille du voyageur, oh ! oui... , mais tantôt je ne savais pas à qui il était.

FLIQUET.

Tu devais penser qu'il était à quelqu'un.

DIDIER.

Je m'en doutais bien un peu, mais l'amour m'a aveuglé, je n'ai pas vu l'ornière où je m'enfonçais.

FLIQUET.

Comment ! Didier, tu as fait une chose comme ça !...
Garder vingt-mille francs !

DIDIER, *pleurant.*

Ah ! si ce n'était que ça !

FLIQUET.

Encore ! Est-ce que ce n'en est pas assez ?

DIDIER.

Si vous saviez combien il y a dans ce maudit portefeuille, il y en a des mains ! des rames ! des paquets !....

FLIQUET.

Je ne me serais pas attendu à celle-là ! Il faut-sur-le-champ rendre ce portefeuille à son maître.

DIDIER.

C'est bien mon intention. . . ! Le voilà, père Fliquet.

FLIQUET,

Ce brave homme sera-t-il heureux de retrouver, avant son départ ! . . . (*A Didier.*) Allons, c'est bien, tu t'es repenti, ça prouve en ta faveur.

Air du Carnaval.

Vois-tu, Didier, n'y a qu' deux rout's sur la terre ;
C'est notre instinct qui nous les fait choisir :
L'un' paraît rude et l'on ne la suit guère ;
L'autr' paraît douce, on voudrait y courir . .
Toi qu'es roulier qu'as de la délicatesse ,
Tu d'vais sentir dans le fond de ton cœur ,
Qu'en avançant sur l' chemin d' la richesse ,
Tu t'éloignais du chemin de l'honneur.

DIDIER.

Oui, père Fliquet.

FLIQUET.

Tu vas le rendre tout de suite, et toi-même, à son propriétaire. . . Il est là, et, quelque chose que tu voies ou que tu entendes, ne dis rien !

DIDIER.

Non, père Fliquet.

FLIQUET.

Tu viens de faire une chose qui est bien, tu possèdes mon estime.

DIDIER.

Merci, père Fliquet.

FLIQUET.

Ça doit te faire plaisir.

DIDIER.

Oui, père Fliquet, mais ce qui ne me fait pas plaisir c'est, que voilà mon mariage manqué; qu'est-ce que va dire Julienne, et sa mère surtout?

FLIQUET.

Ne penses pas à ça; dis-toi: ma conscience est tranquille et je suis satisfait!... Va rendre l'argent au brave homme qui l'a perdu, et moi je vais aviser au moyen de le sauver.

DIDIER.

De le sauver!

FLIQUET, *mystérieusement.*

Oui, c'est un homme poursuivi... , persécuté, un brave, enfin! (*A part.*) Comme le brigadier pourrait revenir demander à le voir, il est prudent qu'il parte de suite. (*A Didier.*) Tu m'as donné ta confiance, je ne dois pas en abuser; vas lui remettre ça toi-même, et secrètement, afin que tout le monde ignore la faute que tu as faite. Je ne veux rien savoir, je me contenterai de le sauver. Je vais lui chercher une blouse; pendant ce temps-là... fais ton affaire: c'est un secret entre toi et lui. Va, garçon. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

DIDIER, *seul.*

Le voilà ce portefeuille qui allait faire mon bonheur et mon malheur! me changer en un homme indélicat! Je vais le rendre... Il me brûle les mains à c't' heure... Mais, non... , je n'oserai jamais le remettre moi-même. Je serais trop honteux vis-à-vis de ce monsieur; il me dirait: tu n'es donc pas un homme de probité! tu transiges avec ta conscience... Ça demande réflexion.

Air de la Colonne.

Si j' lui portais moi-mêm' ces billets d' banque;
Mais c'est qu' ça m' cout' de paraître à ses yeux:
Quoique là-d'dans je suis sûr que rien n' manque,
D'avoir mal fait je serais trop honteux;
Envoyons-lui je crois que ça vaut mieux.

(*Didier va à la table, enveloppe le portefeuille dans une feuille de papier, et y met un pain à cacheter.*)

Depuis c' matia le remords me galoppe;
Enfin, voilà le paquet cacheté.
Et son argent et ma tranquillité,

Sont à c't' heur' sous la même enveloppe ;
V'là tout ça sous la même env'loppe.

L'adresse , à présent ; (*Il écrit.*) A Monsieur le voyageur qui a versé sur la route.

SCÈNE XVI.

DIDIER, JACQUES. (*Il porte un bougeoir à la main.*)

DIDIER.

Jacques ?

JACQUES.

Qui est-ce qui appelle ?

DIDIER.

Écoute.

JACQUES.

C'est que j'vas t'a la cave.

DIDIER.

Tu iras après, viens donc.

JACQUES.

Vous êtes bien pressé... ! Qu'est-ce qu'il y a ?

DIDIER.

Tiens, Jacques, il faut que tu me fasses une commission.

JACQUES.

Y aura-t-il pour boire ?

DIDIER.

Oui, ... il y aura pour boire ! ... Tu sais bien le voyageur ?

JACQUES.

Il cause dans la petite salle avec le père Fliquet ; ... C'est eux qui m'ont envoyé à la cave chercher du vin.

DIDIER.

Eh bien , va lui remettre bien vite ce paquet , sans lui dire de quel part ça vient.

JACQUES.

Ce paquet ?

DIDIER.

Oui.

JACQUES.

Sans lui dire... ?

DIDIER.

Va donc. (*Jacques sort.*) Ah ! je respire à c't' heure... Ça m'étouffait ! ... mais mon mariage ! ... Ah ! Dieu ! v'là Julienne !

SCENE XVII

DIDIER, JULIENNE.

JULIENNE, *galment.*

Eh bien ! Didier, où êtes-vous donc ? il me semble que vous me fuyez ! Cependant nous voilà heureux.

DIDIER.

Oui, heureux... Ouf!

JULIENNE.

Vous soupirez ! qu'est-ce que vous avez donc ?

DIDIER.

Je n'ai rien, mam'zelle Julienne.

JULIENNE.

Pourquoi cet air triste ? Voyons, expliquez-vous Didier.

DIDIER.

M'expliquer, non. je perdrais votre estime, et comme je ne peux plus avoir que ça de vous, j'y tiens.

JULIENNE.

Comment, que ça ! et mon cœur, et ma main.

DIDIER.

Ah ! bien oui, ça ne se peut plus.

JULIENNE.

Mais, mon Dieu ! vous m'effrayez... ! Dites-moi ce que vous avez ?

DIDIER.

Je vous l'ai dit ; je n'ai rien, je ne peux plus vous épouser.

JULIENNE.

Et votre fortune ?

DIDIER.

Elle s'est en allée comme elle était venue ;

JULIENNE.

Comment ! votre héritage...

DIDIER.

Je l'ai reperdu !

JULIENNE.

Pas possible ! ... C'est égal, je dirai à mon père que je vous aime et que je ne veux épouser que vous.

DIDIER.

Ne me dites pas des choses comme ça : vous me fendez le cœur.

JULIENNE.

Et je vais dire à ma mère que si elle ne nous marie pas ensemble, je resterai fille toute ma vie...

DIDIER.

Assez, assez, Julienne !

Air du vaudeville des Scythes.

Ne me dit's pas que vous m'aimez mam'selle,
 Car ça ferait redoubler mon chagrin;
 N' me dit's pas qu' vous me serez fidèle,
 Je n' pourrais plus supporter mon destin;
 Ne me dites pas qu' nous ferions bon ménage :
 Ah ! dame, alors j' n'y pourrais plus tenir.
 Allez-vous-en ; si je vous vois d'avantage,
 N'y a pas d' raison pour ne pas en mourir.

Didier va s'asseoir sur une des chaises près de la table, se cache le visage dans les mains et reste absorbé, Julienne, de l'autre côté, le regarde avec inquiétude. Dans le même moment on voit au fond le père Fliquet et Valbrun déguisé en roulier ; le père Fliquet lui serre la main et lui fait des adieux par signes. Valbrun disparaît.

FLIQUET, en entrant.

Il est sauvé. Il était temps, ma foi, eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc, vous autres, tenez, tenez, voilà tous les rouliers qui viennent pour le repas de vos accordailles.

SCÈNE XVIII.

DIDIER, JULIENNE, ROUGET, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR.

Air du chœur du Comte Ory.

Ah ! ah ! allons, allons, accourons mes amis,
 Mangeons, buvons,
 Mangeons, puisque l' couvert est mis.
 Le plaisir du roulier,
 C'est d' mouiller
 Son gosier.
 Tous les jours sur la route
 L' roulier a l' temps d' souffrir.
 Faut bien boire la p'tite goutte,
 Afin d' se rafraichir.

SCÈNE XIX.

DIDIER, JULIENNE, MARIE, ENSUITE MADAME PICARD.

MARIE, accourant.

Vous ne voulez pas chanter et rire quand Madame Picard est dans le chagrin et la désolation.

JULIENNE.

Ma mère a du chagrin. Qu'est-ce donc qui lui est arrivé !

MARIE.

Une lettre de Paris ; tenez la v'là elle-même, elle vous dira ce que c'est.

MADAME PICARD, *une lettre à la main.*

Ah ! mes bons amis ! Ah ! ma fille, ma pauvre fille ! Quel événement ! qui est-ce qui aurait pu s'attendre à ça !
JULIENNE.

Vous m'effrayez, maman, qu'avez-vous donc ?

MADAME PICARD.

Je n'ai plus de force, les jambes me manquent dessous moi. (*Elle s'assied.*) Tenez, père Fliquet, lisez la lettre que je viens de recevoir de mon mari.

FLIQUET.

Donnez, madame Picard : écoutez vous autres. (*Il lit.*)
« Ma chère femme, au reçu de ma lettre je te recom-
» mande du courage. » — Eh, mon Dieu ! est-ce qu'il lui
est arrivé quelque malheur ? (*Il lit*) du courage. « L'a-
» gent d'affaires chez lequel j'avais placé nos économies
» vient de lever le pied. Il est parti avec nos fonds et ceux
» de toutes les personnes qui avaient placé chez lui. . .
» Je viens d'apprendre que ce Valbrun est en route pour
» passer à l'étranger. . . (*S'arrêtant.*) Valbrun ! »

MADAME PICARD.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

FLIQUET.

Valbrun ! Est-il possible ! Non, je n'en puis plus douter. . . c'est le voyageur qui a versé ce matin, et qui a perdu son portefeuille.

TOUS.

Eh bien !

FLIQUET.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait ?

TOUS.

Explique-toi donc !

FLIQUET.

D'abord, je l'ai fait sauver.

TOUS.

Après !

FLIQUET.

Après, après ; je suis cause qu'on lui a rendu cette fortune qu'il emportait avec lui.

MADAME PICARD.

Ah ! vous avez fait là un beau coup.

ROUGET.

Qui est-ce qui l'avait donc trouvé, ce portefeuille ?

DIDIER, *tristement.*

C'était moi, mes amis.

FLIQUET.

Et comme Didier est honnête, et qu'il n'a pas voulu garder le bien d'autrui, il l'a rendu au voyageur.

ROUGET.

Et ce voyageur était un coquin.

FLIQUET.

Et je l'ai pris pour un honnête homme.

DIDIER.

Ça se ressemble tant ! Mais si j'avais su. . ! (*A Fliquet*)
C'est votre faute, aussi.

FLIQUET.

C'est c'te diable d'habitude d'être honnête : on croit que tout le monde vous ressemble.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

DIDIER, JULIENNE, MADAME PICARD, MARIE,
JACQUES, FLIQUET, ROUGET, LES BOULIERS.

JACQUES, *arrivant de la cave, avec un bougeoir et des bouteilles
sous les bras et dans les mains.*

Dites donc, père Fliquet, où est donc le voyageur ?

FLIQUET.

Ah ! je voudrais qu'il fut au diable !

JACQUES.

Vous m'envoyez chercher du vin. Je vas t'à la cave, je vous le porte dans la salle et je n'y trouve personne.

FIQUET.

Tu as été joliment long-temps.

JACQUES.

C'est que M. Didier m'a retenu : il m'a donné une commission, alors j'ai descendu à la cave, v'là ti pas ma chandelle qui s'éteint, je glisse, je tombe ; j'avais les mains embarrassées ; moi, pas bête, je lâche tout.

MADAME PICARD.

Il m'aura cassé mes bouteilles !

JACQUES.

Non, ce n'était pas des bouteilles, not' bourgeoise, que je tenais, puisque je descendais pour les aller chercher : c'était le paquet que M. Didier m'avait remis. Je reviens allumer ma chandelle, je redescends, je ramasse mon paquet, je l'essuie, je remonte, je vais dans la petite salle, pas plus d'voyageur que d'père Fliquet.

DIDIER, *vivement.*

Tu n'as donc pas fait ma commission ?

JACQUES.

J' n'ai pas eu le temps.

DIDIER.

Où est donc le paquet que je t'ai donné?

JACQUES.

Prenez-le, j'ai les mains embarrassées... Dans la poche de ma veste.

FLIQUET, *le prenant avec transport et déchirant l'enveloppe.*

Dieu! quel bonheur! Madame Picard, vous n'êtes pas ruinée; voilà toute la fortune retrouvée. C'est un coup du ciel! Du temps qui court il n'y en a pas beaucoup qui se retrouvent comme ça sur la route de Bruxelles!

MADAME PICARD, *à Didier.*

Est-il possible! et c'est toi qui l'as trouvée! que je t'embrasse!

FLIQUET.

V'là le mariage raccommodé:

JACQUES.

Eh bien! et moi, vous ne m'embrassez pas, madame Picard? car enfin si je n'étais pas descendu à la cave avant de faire vot' commission, le portefeuille passait la frontière.

ROUGET.

Et moi, si je ne l'avais pas fait verser!

MADAME PICARD.

Comment, c'était lui qui nous emportait notre argent!

FLIQUET.

Et je lui ai prêté une blouse!

JULIENNE.

Et je lui ai donné de l'eau de Mélisse!

MARIE.

Et je lui ai bassiné son lit!

JACQUES.

Et je lui ai ciré ses bottes; ses bottes avec quoi qu'il est parti.

FLIQUET.

Mes amis, faut aller déposer ce portefeuille à la mairie. La probité avant tout. Il est bien garni; il y aura de quoi payer tout le monde.... Le père Picard sera joliment content.

JULIENNE ET DIDIER.

Et moi donc!

FLIQUET.

Ah! ça les rouliers, ce soir à table; demain, en route, et dans huit jours la noce.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de l'Homme vert.

DIDIER.

Chacun voyage à sa manière,
 On n' connaît pas tous les sentiers ;
 Quand ils s'enfonc'nt dans une ornière,
 On s' moque des pauvres rouliers.
 Dans le monde comme eux sans doute,
 A toute heure, soir et matin ;
 Que de gens se mettent en route,
 Et qu'on voit rester en chemin.

(bis.)

MADAME PICARD.

Après de vous, femme jolie,
 Lorsqu'un galant soupir' tout bas,
 Et vous parle avec modestie,
 Augurez bien d' son embarras.
 Quand un fat qui de rien ne doute,
 Dit : Nous allons marcher bon train.
 Encore un qui se met en route,
 Et qui va rester en chemin.

(bis.)

FLIQUET.

Un jour un homme m' cherch' dispute,
 Et m' dit vous m'en rendrez raison ;
 Moi j' lui répons derrière' la butte,
 Comme dans le temps qu' j'étais dragon.
 Je l' vois pâlir ; il m' offr' la goutte :
 Je m' dis en regardant l' clampin.
 Encor un qui se met en route,
 Et qui va rester en chemin.

(bis.)

JACQUES.

Quand mon père mena ma mère
 A la municipalité,
 En marchant il disait : ma chère,
 Mon bonheur va t'êtr' constaté.
 Fallait qu'il s' fût trompé sans doute,
 Car il cria dès le lend'main,
 Hier quand je m' suis mis en route.
 J'aurais bien dû rester en ch'min.

(bis.)

JULIENNE, *au public.*

A Paris toutes les semaines
 On donne un ouvrage nouveau ;
 On fait des vaud'vill's par douzaines,
 Qui tombent avec le rideau.
 Du succès encor l'auteur doute ;
 Tâchez qu'on n' dise pas demaiu,
 Encor un qui s'est mis en route,
 Et qui va rester en chemin.

(bis.)

FIN.

